

Québec français



Chacun rêve d'évolution

Roger Chamberland

Numéro 86, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

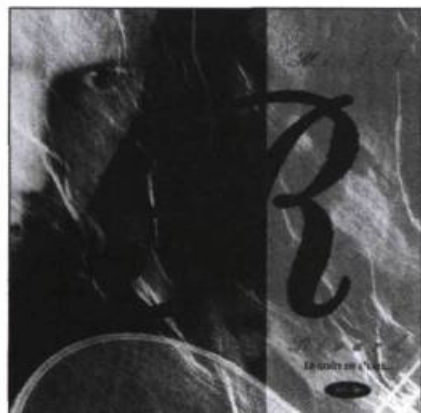
Citer ce compte rendu

Chamberland, R. (1992). Compte rendu de [Chacun rêve d'évolution]. *Québec français*, (86), 104–105.

CHANSON

CHACUN RÊVE D'ÉVOLUTION

On parle beaucoup du retour aux instruments acoustiques, à ces spectacles dépouillés où la haute technologie des synthétiseurs, d'échantillonneurs de sons, de percussion électronique et de langage musical programmé s'estompe au profit d'un son plus humain et plus chaud, d'un contact plus personnel avec les artistes. Difficile de dire qui a lancé cette mode,



mais force est de constater que, même du côté anglo-saxon, on revient aux anciennes sonorités que d'aucuns diraient fondamentales. L'engouement récent pour certains styles musicaux des années soixante n'est pas étrangère à ce mouvement. Retour à ce qui a, dans une certaine mesure, fondé la chanson québécoise - le mouvement des « Boîtes à chanson », retour cyclique aux origines, ressourcement, nostalgie d'un certain « âge d'or » où tous les rêves étaient permis, où l'on pouvait dénoncer tous les systèmes d'oppression et afficher sa candeur sans vergogne. Aujourd'hui, tout a changé : mise en marché oblige, on se soumet au transfert médiatique.

Hier c'est aujourd'hui

Prenons le disque récent de Michel Rivard, *Le goût de l'eau... et autres chansons*

naïves. D'abord, on diffuse le clip, « La lune d'automne », sur les ondes télé et radio, puis, à grands renforts de publicité on annonce un mois à l'avance la parution du disque et la présentation du nouveau spectacle de Rivard. Jusqu'où ira la surprise ? Puis vient le disque avec son imposant monogramme « R » pour Rivard, - c'est l'artiste que l'on vend d'abord, un nom comme garantie de la qualité puisque le contenu, lui, s'annonce différent de ce que Rivard a fait jusqu'à maintenant. Mais combien l'est-il ? Textes naïfs en effet, en prise directe sur son quotidien, - la mort de son père, les souvenirs de l'adolescence, le coup de foudre, la femme qui renouvelle l'amour ; servis par une musique paisible et honnête, tout à fait dans le ton, c'est-à-dire sans excès, ni fureur, jouée par d'excellents musiciens qui ne sont pas utilisés, visiblement, au maximum de leurs capacités. On retiendra toutefois quelques pièces : « La lune d'automne », « L'oubli », « Tout seuls en Amérique » et une interprétation intéressante de « La princesse et le croque-notes » chanson méconnue de Georges Brassens. Mais ces quelques perles ne peuvent oblitérer des textes comme « Sourire de chien », « Parlant de la paix » ou « Les dinosaures ». Toutes les précautions

prises par la machine Rivard pour prémunir l'éventuel auditeur d'un changement de cap radical par rapport à son précédent album, *Un trou dans les nuages*, ne peuvent entièrement l'immuniser contre l'impression que nous sommes dans un univers connu, peut-être un peu trop connu pour qu'il soit remarquable dans l'ensemble des productions nouvelles. Quand les vedettes feignent la naïveté, le résultat n'est jamais bon.

Nous sommes parallèles

Là où l'un joue avec la naïveté, l'autre, au contraire, affiche sa lucidité. Je parle ici de Charlée Couture, dont le dernier album, *Victoria Spirit*, est une révélation. Textes percutants, narrés-chantés, technique qui a fait la marque de commerce de Couture, et rythmes variés (blues, rock, reggae) sont autant d'éléments qui donnent un caractère particulier à ce disque et transportent sans problème l'auditeur d'un univers à un autre. La vie moderne est la grande préoccupation de Couture : les guerres, l'emprise des médias, le conditionnement, l'indifférence généralisée sont autant de thèmes exploités dans un lyrisme qui n'a rien de suranné ni de surfait. Selon la mode parisienne en usage, les textes sont farcis çà et là de mots anglais ou sont entièrement en anglais (« Angelina » et « I am one »), mais, dans une certaine mesure, cela rend compte d'un travail d'équipe puisque le disque a été fait en collaboration avec des musiciens australiens qui ont également prêté le studio d'enregistrement. La musique, presque entièrement acoustique, fait appel sporadiquement à une section de cuivre et, plus souvent, à un chœur réduit à 1 ou 2 voix de femmes et se renouvelle de pièce en pièce. La constance thématique loge plutôt du côté des textes qui décri-



vent et dénoncent en quelques lignes la surenchère médiatique et la violence à tout crin, partout présente, entraînant même les enfants au combat dans son absurdité. Mais, à travers ces états catastrophés, des havres de grâce, des amours peu banales pour affronter le destin. « Nous marchons tous les deux sur



des boutons d'allumettes qui s'enflamment quand tu souffres » : peut-on dire l'amour autrement ? Un disque essentiel qui relance Charlélie Couture, dont les albums précédents n'avaient pas le même fini.

Osez Joséphine

Toujours du côté français, mais une France domestiquée à la mode du Tennessee, le disque d'Alain Bashung, *Osez Joséphine*. Après *Novice*, un album référence dans le techno-pop, Bashung revient (lui aussi !) à l'acoustique. Mais quelle acoustique et quels musiciens ? Ni plus ni moins que de bons vieux musiciens de jazz et de blues de Memphis, là où le disque a été produit. Onze chansons dont cinq en anglais, des reprises pour la plupart d'anciens succès de Buddy Holly, Bob Dylan ou les *Moody Blues* - qui a oublié « Night in White Satin » - mais donnés ici dans des versions tout à fait remarquables. Si Bashung a troqué les synthétiseurs et les *Beat Box* au profit de l'harmonica et des *slides guitars*, il a également pris ses distances d'avec son

parolier habituel, Boris Bergman, pour écrire lui-même ses textes. Avouons que le résultat est heureux : le disque passe bien la rampe et étonne par son virage à 180° degrés même s'il n'a pas la présence sonore du précédent.

Discographie

Michel Rivard, *Le goût de l'eau... et autres chansons naïves*,
Audiogram ADCD 10056.

Charlélie Couture, *Victoria Spirit*,
EMI 796464-2.

Alain Bashung, *Osez Joséphine*,
Barclay 511485-2.

Paroles de chansons

Richard Desjardins
VLB éditeur, Montréal, 1991, 117 p.

Succès de salles, succès de disques et maintenant : succès de librairie. Aurait-on cru que l'engouement pour Richard Desjardins excéderait la scène où il est à son meilleur et le disque où l'on retrouve, non sans appréhension et à dimension réduite, ses chansons livrées à l'état brut ? *Paroles de chansons*, publié par VLB éditeur à l'automne 1991, en est maintenant à son deuxième tirage (plus de 10,000 exemplaires vendus) et rassemble pêle-mêle tous (?) les textes de Desjardins. Difficile de ne pas trouver ce travail d'édition pour le moins bâclé : aucune date, aucun regroupement par album ou par période, aucun ordre alphabétique, aucune présentation, aucune postface, rien ! Dans la précipitation, on a même négligé de mettre une biographie, qui aurait pu être utile, et une discographie, qui, elle, était essentielle. Ces paroles de chansons valent pour elles-mêmes, on n'a pas besoin de



savoir d'où elles sont tirées ni même si elles n'ont jamais été en-disquées !

Une fois dépassé notre étonnement, on plonge dans cet univers si particulier fait de grandiloquence et de déchéance, d'engagement politique et social, d'amour plus souvent malheureux et circonstancié que profond et durable, d'histoires de gars et d'hôtels. Un monde rempli « d'originaux et de détraqués », de travailleurs et d'amants fragiles : domaine de contrastes où même la langue oscille entre divers niveaux allant d'un français relâché à un français plus relevé. On n'a plus qu'à attendre la réédition du précédent album, *Les derniers humains*, ou une compilation des meilleures pièces de Desjardins pour apprécier ces textes à leur juste mesure.

Roger CHAMBERLAND